conseil sur les dernières propositions des chrétiens, plusieurs furent d'avis qu'on ne devait point épargner les Francs, et qu'il fallait terminer la guerre d'un seul coup; le sultan du Caire, plus modéré que tous les autres, répondit que tous les Francs n'étaient point dans l'armée vaincue, et qu'il pourrait arriver d'autres armées de l'Occident. Les négociations durèrent plusieurs jours; enfin, le 13 du mois de septembre, dit Olivier Scholastique, la capitulation étant acceptée, les croisés *tendirent la main à l'Égyptien et au Syrien pour en obtenir du pain et la liberté de quitter l'Égypte.* Il fut convenu en outre que Damiette serait rendue au sultan du Caire, et qu'il y aurait entre lui et les chrétiens une trêve de huit ans. De part et d'autre on donna des otages; le sultan envoya son propre fils. L'histoire contemporaine ne parle plus du cardinal Pélage que pour nous dire que le prélat fut, avec le roi de Jérusalem et le duc de Bavière, au nombre des otages chrétiens.

Cette expédition, dont on attendait la conquête de l'Égypte et de l'Orient, n'aboutit qu'à faire persécuter les chrétiens du pays; tous les disciples du Christ qui habitaient les rives du Nil perdirent leurs biens, leur liberté, plusieurs la vie; partout le fanatisme irrité des musulmans démolit les églises chrétiennes. A Ptolémaïs et dans toutes les colonies des Francs en Syrie on s'attendait à rentrer dans Jérusalem et les autres cités conquises par Saladin. Quel fut le désespoir des Francs lorsque la renommée vint leur apprendre qu'une armée naguère victorieuse était tombée avec tous ses chefs, avec le roi de la ville sainte, dans les fers des Sarrasins!

CHAPITRE XXVII

SUITE DE LA SIXIÈME CROISADE —
PRÉPARATIFS DE FRÉDÉRIC II POUR LA GUERRE SAINTE; SON DÉPART; EXCOMMUNIÉ POUR ÊTRE REVENU, IL PART UNE SECONDE FOIS —
TRAITÉ QUI REMET JÉRUSALEM AUX CHRÉTIENS — CONQUÊTE DE JÉRUSALEM JUGÉE DIVERSEMENT
(DE 1228 A 1229)

Dans cette croisade, la Syrie et l'Égypte avaient déjà vu plusieurs grandes armées venues de l'Occident. Mais toutes ces armées n'avaient rien fait ni pour la délivrance de Jérusalem, ni pour le salut des colonies chrétiennes. Jean de Brienne, revenu de Ptolémaïs, ne vit autour de lui qu'un peuple découragé et saisi d'effroi; ruiné par les dépenses qu'il avait faites dans la dernière expédition, sans aucun moyen de défendre ce qui lui restait de son faible royaume, il prit le parti de traverser la mer et de solliciter lui-même les armes et l'appui des princes de la chrétienté.

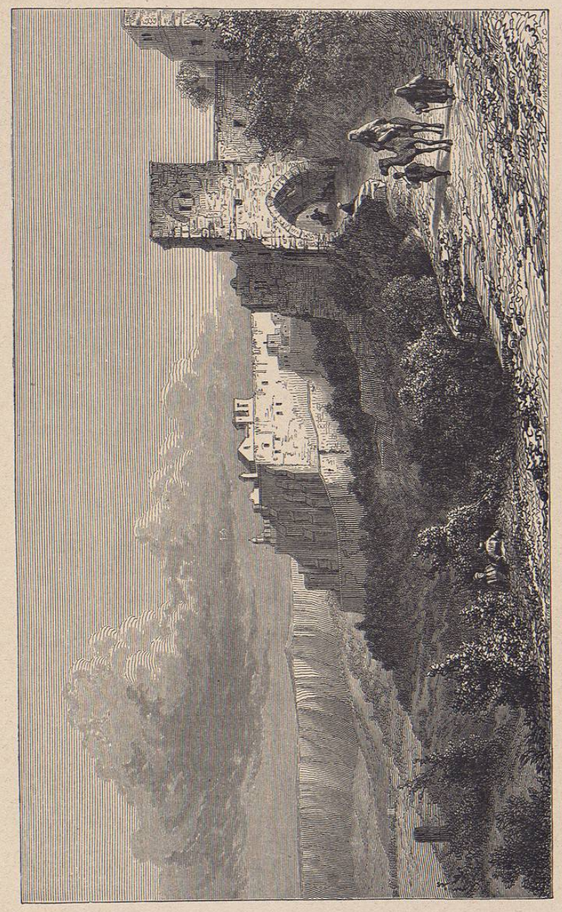
Le pape accueillit le roi de Jérusalem avec de grands honneurs; dans toutes les cités on le recevait en procession et au bruit des cloches; à la cour des princes, on était plein de vénération pour le gardien du royaume de Jésus-Christ. Toutefois le souvenir de la malheureuse expédition d'Égypte se présentait à la pensée des fidèles, et ralentissait le zèle et l'enthousiasme des guerres d'outre-mer.

L'empereur d'Allemagne lui-même, Frédéric II, qui avait pris la croix, et qui avait déjà envoyé plusieurs chevaliers au secours des chrétiens de la terre sainte, hésitait à partir pour l'Orient; l'Occident

semblait attendre l'exemple du puissant monarque, et le souverain pontife ne négligeait aucun moyen de presser son départ. Pour intéresser Frédéric au projet de la croisade, le chef de l'Église eut la pensée de lui offrir un royaume en Orient et de lui faire épouser Yolande, fille et héritière du roi de Jérusalem. Ce mariage fut célébré à Rome, au milieu des bénédictions du clergé et du peuple fidèle. Frédéric renouvela en cette occasion le serment qu'il avait fait de conduire une armée au delà des mers; les envoyés de l'Empereur se réunirent aux légats du pape pour engager les princes et les chevaliers à prendre la croix; le gendre et héritier du roi de Jérusalem déploya tant d'activité et montra tant d'ardeur et de zèle, que toute l'attention de la chrétienté se portait sur lui, et qu'on le regardait comme l'âme et le mobile de la sainte entreprise. Les chrétiens de la Palestine avaient placé dans Frédéric leurs dernières espérances; on écrivait d'Orient qu'il était attendu sur les bords du Nil ou du Jourdain, *comme autrefois le Messie ou le Sauveur du monde.* Le bruit de ses préparatifs pour la guerre sainte avait retenti jusque chez les peuples de Géorgie, et la reine de cette contrée annonçait qu'elle allait envoyer en Palestine ses plus fidèles guerriers, qui devaient se joindre aux soldats de la croix attendus de l'Occident.

On continuait à prêcher la croisade dans tous les royaumes chrétiens; quoique la France fût occupée de la guerre contre les Albigeois, et que le roi Louis VII eût de grands démêlés avec Henri III, dans toutes les provinces du royaume on fit le serment d'aller combattre les infidèles d'outre-mer; on montra le même zèle en Angleterre, où les prodiges aperçus dans le ciel vinrent seconder l'éloquence des orateurs sacrés; les plus belles provinces de l'Italie, quoiqu'elles fussent alors agitées par un autre enthousiasme que celui des croisades, la liberté, ne laissèrent pas que d'envoyer un grand nombre de soldats à l'armée de Jésus-Christ; en Allemagne, le landgrave de Thuringe, les ducs d'Autriche et de Bavière prêtèrent le serment de la croix, et leur exemple entraîna la noblesse et le peuple. Tous les croisés devaient se réunir à Brindes, où les attendait une flotte prête à mettre à la voile pour l'Orient.

Cependant Frédéric n'était pas sans crainte pour sa domination en Italie : il redoutait les entreprises des républiques de Lombardie, et même celles de la cour de Rome, qui voyait avec inquiétude les Allemands sur le trône de Sicile : il demanda au pape un délai de deux années pour accomplir son serment; le pontife y consentit avec peine.



Bethléhem.

Un autre incident était venu troubler l'harmonie qui existait entre les chefs de la guerre sainte; de violents débats s'étaient élevés entre Frédéric et le roi Jean; le pape Honorius III fit tous ses efforts pour rétablir la concorde et la paix, et pour détruire tous les obstacles qui s'opposaient au départ des croisés; mais le pontife mourut sans avoir vu commencer une guerre dont il avait donné le signal et qu'il regardait comme la gloire de son pontificat. Grégoire IX, qui lui succéda, avait la fermeté, les vertus et l'activité d'Innocent III. A peine fut-il revêtu de la tiare, que la croisade occupa toutes ses pensées; le délai qu'avait demandé Frédéric pour son départ venait d'expirer, et les pèlerins venus de toutes les régions de l'Europe se rassemblaient à Brindes.

Le pontife, invoquant le nom de Jésus-Christ, exhorta l'Empereur à s'embarquer; chaque jour il arrivait des chrétiens d'outre-mer, implorant le secours des fidèles. L'Europe se montrait impatiente de voir partir les croisés. A la fin, Frédéric, n'osant plus différer, donna le signal de son départ; dans tout son empire on adressa au Ciel des prières pour le succès de son pèlerinage; mais il se trouvait à la tête d'une armée désolée par des maladies épidémiques, et lui-même paraissait peu ferme dans sa résolution; à peine la flotte fut-elle sortie du port de Brindes, qu'elle fut dispersée par la tempête; l'Empereur tomba malade, et, craignant pour sa vie, et peut-être aussi pour l'Empire et pour son royaume de Sicile, il renonça tout à coup à son entreprise lointaine, et débarqua dans le port d'Otrante.

Grégoire avait célébré le départ de Frédéric comme un triomphe de l'Église; il regarda son retour comme une rébellion contre le saint-siège; l'Empereur envoya au pape des ambassadeurs pour justifier sa conduite, le pontife ne répondit que par des anathèmes; il s'adressa à tous les fidèles, et leur présenta Frédéric comme un prince parjure et impie. L'empereur, irrité, dans une apologie adressée à tous les princes chrétiens, se plaignait des usurpations du saint-siège, et montrait sous les couleurs les plus odieuses la politique et les desseins de la cour romaine.

Jusque-là toute l'Europe avait eu les yeux sur les préparatifs de la croisade; un autre spectacle, un spectacle affligeant allait maintenant s'offrir à leurs regards, celui d'une guerre ouverte entre le chef de l'Église et le chef d'un empire chrétien. Frédéric, pour se venger de l'excommunication lancée contre lui, attira dans son parti la noblesse romaine, qui prit les armes, insulta le souverain pontife